

## ***Sauver les appâts rances...***

Comme tous les dimanches, il vient à la messe en famille. Son père, sa mère et sa grande sœur Isabelle. Il aime cette atmosphère sombre, quand les gonds de la grande porte gémissent et que l'assemblée entre dans un élan contenu et silencieux. Il aime cette odeur d'encens, l'ombre des vitraux, la rigidité des statues, ce plafond inaccessible, la perfection protocolaire...Le parfum que porte sa mère pour l'occasion.

Son grand frère ne vient plus aux messes du dimanche. Engoncé dans une adolescence rebelle et violente, il se dispute chaque samedi soir avec ses parents qui lui reprochent son absence. Le dimanche matin, il dort.

Il déteste quand le ton monte ainsi à la maison, Il peut-être si violent parfois et sa réputation d'élève bagarreur a fini par décourager ses parents.

Louis est un sauvage, mais il l'adore.

Toute cette mise en scène embellit les lieux qu'il fréquente aussi le mercredi après-midi pour le catéchisme. Les ors, les dorures, le marbre et le velours. Comme une neige matinale qui cache les laideurs de la ville...

Puis, les murmures cessent et il arrive. Solennel, élégant, d'une propreté ecclésiale. Son pas est aérien, sa soutane survole le marbre comme s'il n'avait pas de pied.

Quand il monte en chaire, le silence étend ses ailes imperceptiblement, rapidement.

Alors, sa voix envahit l'église. Elle éventre le silence comme une lame effilée. Une voix douce mais autoritaire. Une voix étrange, un son de clarinette qui monte dans les aigus quand il feint la colère ou se perd dans l'emphase. C'est un excellent tragédien. Il domine son public et le modèle comme on le ferait d'une bonne pâte. L'assemblée est soumise à ses gestes théâtraux, son regard plein de sourcils, son profil de buse. Il

développe son discours en s'appuyant sur les textes sacrés pour commenter une actualité qu'il trouve toujours trop dure, impure.

On admire sa rigueur et son intransigeance. On loue sa foi sans nuance. D'une pureté rare, sans aspérité.

Ses lèvres minces expriment à peu près autant d'humanité et de compassion qu'un distributeur de billets avalant une carte de crédit périmée. Il passe un doigt sous le col de sa soutane, comme on retire une chambre à air d'un pneu et déverse son fiel religieux d'un autre âge.

L'assemblée écoute respectueuse et docile. Des gens de la paroisse. Les étoffes de qualité côtoient le cuir parfait, le cachemire, des coupes impeccablement ajustées. Des jeunes couples aux enfants de velours à la nuque savamment dégagée. Des vieilles bigotes aux cheveux rares et bleutés qui viennent accomplir leur devoir, parfumées à l'eau bénite. Des costumes cravates qui lavent leur semaine prolifique en une heure de présence et deux doigts dans le bénitier.

Mais les mots n'atteignent pas ce petit garçon, assis entre ses parents, dont la perfection du visage juvénile est marquée, alors, d'une petite moue d'amertume qui fait bémol...

Un bémol qui ronge ses nuits, un bémol dont il n'ose parler à personne...

Et quand le prêtre, du haut de ses certitudes, le voit...son regard se durcit comme du ciment au soleil.

Il déteste ses joues blanches comme des filets de sole, son œil strabique qui le terrorise. Il déteste sa moue d'agacement quand il tarde trop à le rejoindre dans la sacristie. Il exècre ses jambes maigres de gallinacées qui contrastent avec son embonpoint si peu christique.

Pourtant, assis là sur le banc en bois, près de son père si attentif et drôle et de sa mère si attentionnée, il donne l'image d'un petit garçon heureux, gâté par la vie, empli de foi et de sagesse. Mais rien n'est si mensongé qu'une photo de famille qui fige l'instant comme les personnes ...

Ses gentils parents n'ont rien perçu de ses nuits sans sommeil et de ses cernes qui lui donnent déjà l'air un peu plus vieux que les enfants de son

âge. Ils prennent ses silences pour de la timidité, ils voient son mutisme comme de la discrétion, ils supposent ses absences comme une marque de sagesse et de maturité.

Il a une furieuse envie d'enfance.

Il rêve de goûters en famille et de cristaux de sucre au coin des lèvres.

Pas cette amertume.

Il veut des fous-rires et de la tendresse, de l'insouciance comme horizon.

Pas ses caresses.

Il aime les brusqueries de son frère, le sourire de sa sœur.

Pas cette obligation.

Mais sa colère d'enfant est impuissante, comme celle des vieilles personnes ou des faibles.

Il n'a pas à s'en faire, il ne parlera pas, il ne peut pas...

Quand la messe est finie, on traîne sur le parvis avant le déjeuner dominical, pour le saluer, montrer qu'on était là, souhaiter un bon dimanche. Il sait se faire attendre comme une diva ecclésiale. Et il arrive dans un bruissement de nylon. Alors, chacun le salue avec un respect qui frise la soumission. Comme si les fidèles craignaient qu'il puisse lire en chacun d'eux leurs petits secrets, leurs étroitesse quotidiennes, l'ombre de leur mauvaise conscience. Et ces bigotes venues gagner leur auréole qui le regardent comme s'il était Dieu lui-même....

Enfin, quand il s'approche de lui et qu'il lui passe la main dans les cheveux, il fait un effort surhumain pour discipliner ses traits et masquer la haine qui monte en lui, contractant avec peine ses maxillaires qui se serrent comme des étaux. Là, il pourrait mourir...

L'insinuation de la chair est insupportable et il masque ses frissons dans un effort inouï. Il imagine que tout le monde devine, alors son regard racle le trottoir comme le balai d'un éboueur.

Enfin, après une éternité de paroles creuses si importantes pour ses parents, on rentre à la maison. Le ciel, mauvais comme une nappe mal nettoyée, lui rappelle le dimanche après-midi à venir. Monotone et ennuyeux mais dans le cocon de sa chambre et la tiède routine de l'existence.

Il a deux jours devant lui.

Avant mercredi...

Mais le soir qui tombe l'opprime comme jamais. Après des heures d'hésitation, il rejoint la chambre de Louis, centimètre par centimètre, qui n'en revient pas de voir son petit frère braver ainsi sa porte taguée et les riffs de guitare qui découpent l'air tels des rasoirs rouillés.

Il s'assoit au bord du lit, attend l'attention et raconte...

Sa terreur quand seize heures sonnent au coucou de la salle à manger et qu'il perd tout espoir. L'ombre de l'homme strict et austère, ses yeux en embuscade quand il l'invite à entrer. Ses nuits blanches qui évoquent la faïence brisée. Son envie de vomir quand il passe le seuil avec la réticence d'un cancre qui rentre dans sa classe. Ses mains et la suite... l'indicible qui balafre son enfance.

Louis qui voyait son petit frère comme le fruit d'un cocon tiède, parfois insupportable à ses yeux d'adolescent, est terrassé par ses propos si calmes et précis, empreints de maturité. Ses mots coulent tout seuls comme un discours longuement préparé et maîtrisé. Le trop plein se déverse, acide et sans retour.

Un flot ininterrompu de tessons de bouteille et de limaille de fer.

Les veines de ses bras se tendent comme des câbles. La colère éclabousse son regard et ses yeux jaunissent comme ceux d'un saurien. Il laisse son cadet parler encore n'osant l'interrompre ni demander des précisions sur la crudité des actes. L'écœurement le gagne comme si la mort l'effleurait de son doigt squelettique.

Deux jours plus tard, mercredi juste avant seize heures, il entre dans l'église à peine éclairée par des cierges épars. Les vitraux sont sans vie,

emplis de nuit. Il remonte la nef glacée tel un pénitent. Son pas est silencieux et les immenses piliers de pierre l'escortent sévèrement. Le Christ sur sa croix détourne le regard, ça fait longtemps qu'il n'attend plus rien de lui.

Encore quelques pas, les trois marches avant la sacristie, la porte au bout du couloir et ces dalles par terre dont il connaît chaque éclat, chaque anfractuosité.

Dernières étapes avant l'enfer.

Il frappe à la porte en bois, si épaisse. Celle qui ne laisse rien supposer, celle qui étouffe les sons, celle qui confine le démon.

Mais, quand l'homme l'ouvre, son regard n'est pas à la bonne hauteur, au niveau des yeux du petit garçon. Face à lui apparaît l'ombre massive d'un adolescent au regard possédé, les cheveux crantés et hirsutes. Au bout de son bras, dans le prolongement de la jambe de son jean déchiré et sale, pend une batte de base-ball...

Dans la rue, sous un ciel blanc, un petit garçon marche d'un pas tranquille. Un demi-sourire illumine légèrement son visage, creusant une petite fossette au milieu de sa joue gauche constellée de tache de rousseur.

Il rentre chez lui et son pas énergique et irrégulier trahi une joie contenue, de l'impatience.

Les arbres semblent l'accompagner, comme légèrement penchés sur lui. Bienveillants. Une neige d'avril blanchit la rue et les trottoirs, comme si tout était redevenu propre, sans aspérité.

Ce drap blanc donne une lumière presque irréaliste à cette heure de la journée, un éclat de verre, un éclat de rire...

Une nouvelle ville, une nouvelle vie...

